

Enfin, la jeune fille est élevée pour la famille ; n'est-il pas évident qu'elle doit être élevée dans la famille ? Nul travail ne vaut pour elle le travail intérieur ; nulle leçon ne vaut l'entretien de la mère et du père. Il est vrai qu'il y a des mères dont la société ne peut pas être un bien pour leurs enfants : celles-là ont raison de s'en séparer. Lorsque la famille n'est pas autre chose que le monde, mieux vaut encore l'éducation du dehors ; cela ne prouve point que la fille doit être élevée hors de la maison maternelle, mais qu'il est du devoir de la mère de rendre sa maison digne du séjour de sa fille.

L'objet de l'éducation serait de former, s'il était possible, une personne parfaite, c'est-à-dire dotée de tous les mérites et de toutes les qualités qui appellent sur une femme l'estime, le respect, l'amour, l'admiration. Mais comme un tel idéal ne peut se réaliser, il faut au moins en demeurer le moins loin possible : il faut que la mère ait sans cesse cet idéal devant les yeux, non pour se persuader, avec une partialité aveugle, que sa fille en est une image accomplie, mais pour s'efforcer de diminuer sans cesse la distance qui sépare l'image du modèle.

Parmi les qualités qui font le charme de la femme, les unes viennent de la nature, les autres sont dues à ses propres efforts ou à une heureuse éducation. Mais celles-là même qui viennent de la nature peuvent lui être complètes comme des mérites, lorsqu'elle sait en faire un bel usage et qu'elle y attache de nobles idées. La beauté et l'esprit ne sont point des vertus, mais peuvent devenir l'occasion de grandes vertus. Ne dédaignez donc aucune des qualités naturelles ou acquises, qui peuvent briller dans une jeune fille. Tous les dons de la nature doivent être reçus comme des bienfaits.

On peut distinguer trois ordres de qualités diverses : les qualités extérieures, les qualités de l'esprit, les qualités du cœur. Le mérite relatif de ces qualités est précisément en ordre inverse de leur apparence. Ce qui paraît d'abord, c'est la beauté, puis l'esprit, puis la bonté ; et, au contraire, ce qui vaut le mieux, c'est d'abord la bonté et l'innocence, puis les talents, puis les grâces. Suivons cependant l'ordre apparent, et, des qualités les plus légères et les plus superficielles, passons à celles qui sont plus secrètes et plus véritables.

Je ne dirai point de mal de la beauté, je craindrais de m'attirer la réponse que fit un jour Mme. de Grignan, alors Mlle. de Sévigné, à l'abbé Mousse, ardent janséniste, qui lui disait : *Comment pouvez-vous être si fière de ce qui doit pourrir un jour ?* — *Voilà qui est fort bien, répondit-elle ; mais, en attendant, cela n'est pas pourri.* Cette réponse est piquante, et elle est juste. S'il faut mépriser la beauté parce qu'elle passe, il faut mépriser toutes choses, car tout passe : il faut mépriser la vie même, qui passe comme la beauté. Si la beauté de la femme est un mensonge, la beauté du printemps est un mensonge ; car elle est encore plus fragile. Le printemps passe pour renaître, dit-on ; c'est une erreur, le printemps ne renaît pas : où sont les fleurs de l'année dernière ? Ce qui renaît, c'est un printemps nouveau, comme dans le monde, à chaque saison, une beauté nouvelle vient remplacer ou effacer les beautés éteintes.

Tout ce qui peut faire du bien n'est pas un mensonge. Or, la beauté peut faire du bien ; car un beau visage, soutenu par le caractère, peut éveiller dans quelque âme noble le sentiment de sa propre force et l'ambition des grandes destinées ; il peut aussi, dans une âme troublée, ramener la pudeur et la dignité. Je ne dirai donc point : *La beauté est un mensonge ;* mais, selon la juste observation d'une femme distinguée, Mme. de Rémusat, je dirai : *La beauté est un devoir : c'est une sorte de royauté ; et toute royauté a ses charges.* La beauté impose la bonté. Les jeunes personnes ne le croient pas d'ordinaire ; et elles confondent volontiers la bonté avec

la sottise ; elles ne savent pas que la bonté est la plus grande vertu de la femme, et une des plus grandes vertus de l'homme. Bossuet a dit que Dieu, en formant l'âme des héros, y a mis premièrement la bonté ; ce que Bossuet ne jugeait pas indigne de l'âme d'un Condé, une jeune fille oserait-elle le croire indigne d'elle ? La beauté impose la modestie ; car si vous vous rendez à vous-même des hommages, on se lassera bientôt de vous en rendre. La beauté impose la grâce pour tous, car son empire n'est pas absolu : les hommes ont le goût de la révolte, et ils secouent bien vite un joug arbitraire et tyrannique. Accompagnée des grâces de l'esprit et du caractère, la beauté se fait pardonner, respecter, adorer ; hautaine, capricieuse, frivole, elle peut bien atteler à son char quelques têtes vides et quelques âmes serviles ; mais elle a contre elle les hommes d'esprit, les hommes de goût et les hommes de cœur, c'est-à-dire les seuls qui comptent véritablement.

Si la beauté ne doit point enorgueillir, son contraire ne doit désespérer. La laideur a mille moyens de rétablir la balance et de mettre l'avantage de son côté. Si les traits du visage n'ont du prix que par l'expression, une figure moins favorisée et sur laquelle brillera la douce empreinte de l'esprit et de la bonté, plaira souvent plus qu'une autre plus parfaite, à laquelle manquerait cet agréable et nécessaire accompagnement. D'ailleurs, ne l'oublions pas, où est la place de la femme ? où se passe sa vie ? Dans l'intérieur domestique. Or, je le demande, que font au bonheur de l'intimité quelques lignes plus ou moins correctes ? Si, par suite de l'habitude, on finit par ne plus regarder qu'avec indifférence, ou même par ne plus regarder du tout une belle image que l'on a dans son salon, combien se lassera-t-on plus vite encore d'une beauté unie à un mauvais caractère, qui ne se compose plus pour plaire, et qui réserve au monde seul toutes ses séductions ! Au contraire, le manque d'attraits est un petit défaut au yeux d'un mari, s'ils sont remplacés par la grâce, l'enjouement, la tendresse : l'expression de ces sentiments sur le visage ne lui communique-t-elle pas une sorte de beauté ? Ainsi l'intimité a bien vite fait disparaître la différence de la beauté et de laideur. — (*)

PAUL JANET.

(A continuer.)

Messieurs les enfants.

Dans ce siècle où tout se renouvelle, je ne sais pas de transformation plus importante que celle qui touche aux rapports des pères et des enfants dans la société moderne.

Les enfants occupent aujourd'hui une place beaucoup plus grande dans la famille : on vit plus avec eux, on vit plus pour eux : soit redoublement de prévoyance et de tendresse, soit faiblesse et relâchement d'autorité, on s'occupe plus de leur santé, on surveille plus leur éducation, on songe plus à leur bien-être, on écoute plus leur opinion. Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison, et un homme d'esprit caractérisait ce fait par un seul mot ; il disait : *Messieurs les enfants !*

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je crois profondément que nous sommes dans le vrai et que nous allons au bien ; je crois que la famille comme la société tend aujourd'hui à un but élevé, moral, conforme à la dignité de l'homme et aux desseins de Dieu. Mais tout progrès commence nécessairement par être mêlé de troubles, d'abus, et si j'ai reproduit ce mot : *Messieurs les enfants*, c'est qu'il caractérise nettement les deux côtés de la ques-

(*) Extrait de *La Famille. Leçons de Philosophie morale*, par Paul Janet.